

Qui vive ? Le communisme !

مَنْ الْقَادِمُ؟ الشُّيُوعِيَّةُ!

Numéro 14 : 11 décembre 2011

(fichier format pdf à télécharger : <http://www.egalite68.fr/Qui-vive/14.pdf>)

*

Ce numéro du bulletin hebdomadaire est spécial : il ne sera composé que de mon intervention lors d'une soirée organisée hier à Bruxelles autour du thème des nouvelles figures de la résistance.

Je rendrai compte dans le prochain *Qui-vive* (n°15 : 18 décembre) d'une bien intéressante exposition bruxelloise sur l'ex-Yougoslavie également organisée à l'initiative d'Ivana Momčilović et Jakić Ljubomir.

*

« RÉSISTER » AUJOURD'HUI ?

(Nouvelles figures de la résistance ? - Bruxelles, 10 décembre 2011)

François NICOLAS

1. À quoi résister aujourd'hui ?	2
2. « Alliances » ?	4
3. « Reprendre » ?, où ?, quoi ?	4
4. Rapports individus/collectifs ?	5
Annexes	6

Ivana Momčilović nous adresse ces quatre questions ¹ :

1. À quoi résister aujourd'hui ?
2. Quelle(s) alliance(s) pour une telle résistance ?
3. Pour ainsi résister, où reprendre et que reprendre ?
4. Si résister, c'est aussi créer, quelle dialectique de création entre l'individuel et le collectif ?

Voici mes réponses.

¹ Voir leur détail en annexe

1. À QUOI RÉSISTER AUJOURD'HUI ?

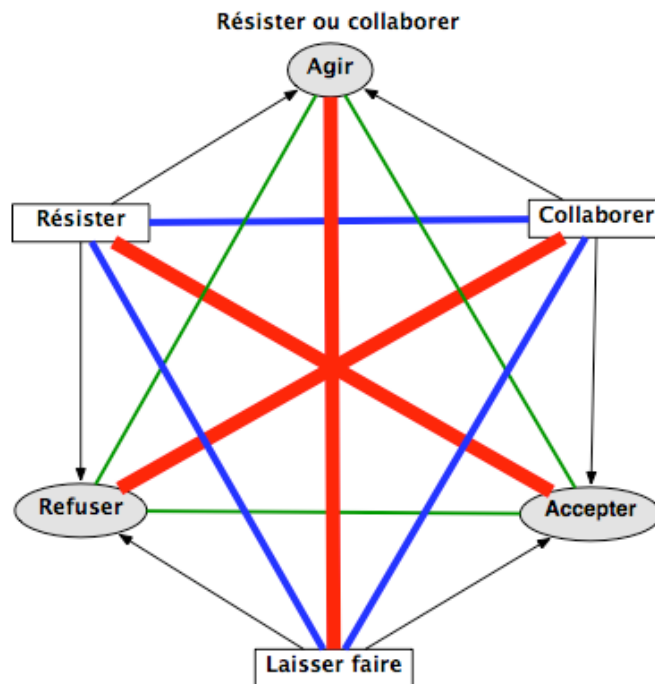
Que veut dire « résister » ?

Résister, c'est se tenir [du latin *sistere*] contre ou face à [du latin *re*²] une adversité.

Ainsi,

- l'idée de résister a pour contradictoire l'idée d'*accepter* (il y a une alternative³ : résister ou accepter) ;
- l'idée de résister a pour contraires⁴ deux idées : celle de *collaborer* et celle de *laisser faire* (résister, ce n'est ni la passivité d'un laisser faire, ni l'activité de collaborer) ;
- l'idée de résister produit simultanément deux conséquences : celle de *refuser* (plutôt que d'accepter) et celle d'*agir* (et non pas de laisser faire).

L'idée de résister, pensée comme refus actif, peut ainsi se formaliser selon l'hexagone logique⁵ suivant :



On y inscrit en rouge les contradictions, en bleu les contrariétés, en vert les sub-contrariétés⁶, en noir les conséquences.

Si résister, c'est donc bien refuser activement, la première question que nous pose cette rencontre se traduira : que refuser activement aujourd'hui ?

D'où une première difficulté : est-il pertinent d'inscrire notre possible activité politique sous le signe massif d'un refus ?

Soit : le travail politique d'émancipation requis par notre aujourd'hui est-il essentiellement inscriptible sous le signifiant de résistance ?

En ce point, ma réponse va être clairement : non ! Le travail politique à accomplir dans la période ne saurait être pensé comme travail de résistance politique.

² ré-sister ≠ *con*-sister, *in*-sister, *per*-sister, *sub*-sister...

³ C'est l'un ou l'autre (ils ne peuvent être ni véridiques ni faux en même temps).

⁴ Le contraire se distingue du contradictoire en ce que, si deux contraires ne peuvent (comme les contradictoires) être véridiques en même temps (on ne peut à la fois résister et collaborer à la même chose), ils peuvent par contre (et c'est ce qui les différencie des contradictoires) être tous deux faux : on peut à la fois ne pas résister et ne pas collaborer. C'est aussi ce qui fait qu'un terme n'a qu'un contradictoire mais deux contraires.

⁵ Voir *Structures intellectuelles* de Robert Blanché (Vrin, 1966) et les développements plus récents du logicien Jean-Yves Beziau

⁶ soit les couples de termes qui ne sauraient être en même temps faux (mais qui ne peuvent être véridiques simultanément) : on ne saurait en même temps ne pas refuser et ne pas accepter (même si on ne peut simultanément refuser et accepter).

Ceci, cependant, n'exclut pas tout travail actuel de résistance.

D'où les trois thèses suivantes :

- il y a bien aujourd'hui une nécessaire résistance *sociale* ;
- il y a bien aujourd'hui une nécessaire résistance *idéologique* ;
- pour autant, nos tâches politiques de l'heure ne sont pas à proprement parler thématiques comme ceux d'une résistance *politique*.

Une nécessaire résistance sociale : *sauver des vies*

La crise du capitalisme occidental ⁷ détruit des vies en grand nombre.

Une tâche de résistance proprement *sociale* qui nous revient est celle que je formulerai ainsi : il faut sauver des vies, le maximum possible de vies. Si l'époque ne permet guère de les sauver par larges brassées, il nous faut alors les sauver par petits groupes ou même une par une.

Qu'est-ce que j'appelle ici « sauver des vies », respectivement d'enfants, d'adultes et de vieux ?

- Sauver des vies d'*enfants* (voir en particulier l'action dans le cadre de l'école) en leur insufflant l'idée que leur vie n'est pas condamnée à la survie et qu'on peut (même et d'autant plus si la situation est désastreuse) vouloir quelque « chose » qui compte infiniment : on peut vouloir la poésie, la musique, la mathématique, la physique, la politique, l'amour, la philosophie...
- Sauver des vies d'*adultes* en les encourageant – en « nous » encourageant réciproquement – à continuer le travail pour les causes qui sont les nôtres (continuer la musique, la mathématique, la politique, etc.)
- Sauver enfin des vies de *vieux* en examinant avec eux pourquoi leur vie n'aura pas été en vain (parfois contre toutes les apparences), qu'ils auront bien matérialisé, inscrit et transmis quelque chose (fut-ce l'intensité d'une question susceptible d'embraser et orienter toute une vie d'homme).

Une nécessaire résistance idéologique à l'idée de citoyenneté républicaine et démocratique

S'il y a bien une invasion à laquelle il faut résister, c'est l'invasion des têtes par la propagande omniprésente pour une citoyenneté participative, par l'idéologie de la démocratie occidentale comme nec plus ultra du progrès.

Or, tout de même qu'à Athènes, la démocratie grecque a eu pour condition matérielle de possibilité l'esclavagisme (les citoyens étaient délimités parmi les non-esclaves), tout de même en France la démocratie républicaine a pour condition de possibilité inentamée au XXI^e siècle le colonialisme. La III^e République s'est construite, contre la Commune de Paris, en constituant au cœur de ses ressources (non seulement économiques mais idéologico-politiques) le développement du colonialisme. Le colonialisme, ainsi, n'est nullement un appendice extérieur de notre République, de notre démocratie parlementaire, mais bien sa condition essentielle de possibilité ⁸.

D'où que la crise qui vient toucher cette forme parlementarisée du capitalisme occidental suscite un retour pur et simple aux formes les plus ouvertes et brutales d'un colonialisme français qui n'a fait que persister depuis de Gaulle sous couvert d'un néo-colonialisme : voyons ainsi la participation de la France au blocus militaire de Gaza et aux opérations en Afghanistan, les interventions militaires directes en Côte d'Ivoire et en Libye, celles qui se préparent contre la Syrie et l'Iran. Et tout ceci n'est pas fait en cachette mais orchestré en interne comme retour à la grande France, à la France des droits de l'homme (la même qui justifiait qu'on aille, sous la III^e République, imposer au Maghreb, en Afrique noire, en Asie, en Syrie et au Liban entre les deux guerres, les mérites incomparables de notre grande civilisation pour des peuples arriérés). Et BHL de servir aujourd'hui de trompette postillonnante pour cet éloge humanitaire des nouveaux crimes de guerre...

S'il y a quelque chose à quoi résister aujourd'hui, qui fait le quotidien de ce qui nous est sans cesse asséné et sur lequel on ne nous demande activement rien sauf d'en être passivement fier, c'est bien cela.

Si donc cette assemblée veut se déployer sous le signe d'une certaine résistance ici et maintenant, je lui propose que chacun déclare : « pour ce qui me concerne, je ne mange pas de ce pain ; cet État n'est pas mon État ; je ne saurais me penser comme citoyen ⁹ ; moi, je ne vote sûrement pas ».

Il est clair qu'un tel acte de résistance – une déclaration est bien un acte – ne saurait politiquement suffire.

Nos tâches politiques de l'heure ne relèvent pas d'une résistance.

⁷ Gardons présent à l'esprit ce point : la crise est essentiellement celle du capitalisme occidental, en déclin, nullement celui du capitalisme asiatique (en plein essor, ce qui bien sûr n'est pas dire qu'il est pour autant harmonieux !).

⁸ On pourrait presque dire, au risque du *philosophème*, que le colonialisme est le *transcendantal* de notre démocratie parlementaire et républicaine.

⁹ Un manuel d'éducation civique distribué à mes enfants énonce clairement : « est citoyen d'un État qui lui fait allégeance ».

Une époque où la question politique s'est clairement déployée en France sous le signe de la résistance a été celle de 1940 à 1944 : le pays était envahi par les Nazis et il s'agissait de les en chasser.

Notre époque n'a rigoureusement rien à voir avec une telle situation : ni le capitalisme ni le colonialisme n'ont envahi ce pays. Notre question politique se présente donc tout autrement que sous la figure d'une résistance.

À ce titre, les gens de la Gauche Prolétarienne (G.P.) qui ont prétendu agir politiquement au début des années 1970 sous le signe d'une « Nouvelle Résistance » ont organisé une fuite en avant désastreuse, un véritable abrutissement¹⁰ politique qui enfermait nécessairement le mouvement de masse dans l'alternative d'une lutte armée stupide et criminelle et d'un ralliement corps et biens à la démocratie jusque-là combattue (telle était la fonction précise des « nouveaux philosophes » issus de ces rangs).

Il n'y a donc des périls, légers ou beaucoup plus graves, à vouloir inscrire les tâches politiques qui vont être les nôtres sous le signe d'une résistance renouvelée.

Il ne s'agit pas de résister politiquement car il s'agit politiquement de réinventer ce qu'organiser l'émancipation politique peut vouloir dire s'il ne s'agit plus de s'organiser en « parti », de réinventer quel rapport instaurer à l'État s'il ne s'agit plus de viser sa captation, de réinventer ce que « radicalité » veut dire s'il ne s'agit plus de l'inscrire sous le signe d'une révolution, de réinventer ce que changer le monde veut dire s'il ne s'agit plus de le bouleverser globalement d'un coup...

L'essentiel, en cette dure étape (étape d'autant plus dure qu'il n'y a pas de véritable politique qui s'y avance, pour le moment du moins), est de travailler aux conditions de possibilité pour qu'il puisse y en avoir (quand ? on ne saurait répondre à cette question).

Cela veut dire : développer notre intelligence politique, contre la simple envie d'en découdre, contre la multiplication de l'activisme, contre la tentation d'en finir d'un coup avec une situation de plus en plus dure à supporter.

Cela veut dire : travailler à l'émergence de nouvelles idées sur ce qu'émancipation politique veut aujourd'hui dire.

Il nous faut pour cela penser à échelle du monde, de notre unique monde, penser donc chaque situation comme prise dans un tel monde unique. Il nous faut penser à long terme (la décennie qui s'engage va être beaucoup plus dure en Europe que tout ce qu'on connaît pour l'instant, en matière de vies détruites, d'apartheid, de brutalités, de guerres ouvertes entre différents camps, de guerres extérieures).

Il nous faut au total reconstruire une idée du communisme, seule susceptible d'orienter à long terme ce monde unique vers un projet renouvelé d'émancipation.

Il nous faut construire les idées politiques des temps, et ce travail de construction (qui nous revient exclusivement : on ne saurait compter sur ceux qui se revendiquent *citoyens* pour le faire à notre place !) n'est pas un travail de résistance : il ne s'agit plus d'y défendre quelque chose (un territoire attaqué, menacé) mais de profiler ce qu'un lieu politique durablement reconstruit pourrait être.

Pour ma modeste part, je travaille par exemple à reconstruire une idée communiste possible d'un nouveau croisement entre égalité et liberté.

2. « ALLIANCES » ?

Dans cette logique, y a-t-il place pour une question d'alliances ? Je ne le pense pas car il n'y a d'alliances qu'entre des forces constituées et il n'y a aujourd'hui guère de forces constituées du côté d'une émancipation politique ordonnée à une idée renouvelée du communisme.

Le temps me semble donc à autre chose qu'à des alliances à proprement parler. Elle est plutôt à des résonances, échos, échanges, confrontations entre ceux qui se reconnaissent et s'attèlent aux tâches précédemment décrites.

Et ceci ne peut être matérialisé que cas par cas, selon des formes à chaque fois différente et ajustée à l'enjeu spécifique : d'un côté un groupe de travail sur l'étude du bilan de l'ex-Yougoslavie, d'un autre côté une soirée de rencontre comme celle de ce soir pour confronter les points de vue sur l'idée de résistance ; par ci un groupe d'intervention unifié sur le thème d'une banderole dans telle manifestation, par là un groupe d'enseignants et de parents pour telle tâche sur telle école ou groupe d'écoles, etc.

3. « REPRENDRE » ?, OÙ ?, QUOI ?

La loi est implacable : il faut reprendre où les choses ont été interrompues ; il faut ressaisir les choses à l'endroit où elles ont été laissées.

De ce point de vue, l'idée ce soir de pointer les années 70 (via le film sur les Brigades Rouges) est une bonne

¹⁰ J'appelle « abrutissement » le refus volontaire de l'intelligence...

idée.

Ma proposition est en effet de reprendre les choses politiques telles qu'elles en étaient arrivées au milieu des années 1970 s'il est vrai que c'est à ce moment que le grand tournant réactif s'est engagé avec l'échec de la Révolution culturelle chinoise suivi de celui de la Révolution des œillets au Portugal, dans le moment même où la crise du capitalisme occidental commençait de s'enclencher (sous l'effet d'un massif transfert de plus-values suite aux deux « chocs pétroliers » de 1973 et 1979), le tout sur fond de décomposition progressive des mouvements européens de masse ¹¹.

Qu'il suffise de rappeler la révolution iranienne de 1979 et l'émergence du mouvement de Solidarnosc en même temps que le Vietnam, à peine libéré, entreprenait de coloniser le Cambodge (sous l'étiquette déjà humanitaire des droits de l'homme) suivie du tournant néolibéral du capitalisme occidental pour prendre mesure que le désastre de notre séquence actuelle a démarré en cette charnière fin 70-début 80 ; c'est donc juste avant qu'il nous faut reprendre les choses politiques.

Les tâches sont vastes. Il y a beaucoup à réévaluer politiquement, à réétudier pour les comprendre à la lumière d'aujourd'hui.

Il n'y a pas d'autre méthode que de s'y mettre, par plusieurs bouts à la fois, chacun assumant ce qu'il peut en ce travail au long cours qu'on ne saurait contourner sans nouveaux désastres pour la pensée (comme celui qu'a représenté l'aventure militaire des Brigades Rouges, cette stupide « guerre privée » contre l'État ¹² qu'expliquait bien le film).

4. RAPPORTS INDIVIDUS/COLLECTIFS ?

Je ne peux répondre à cette question... qu'individuellement, c'est-à-dire personnellement.

Je suis « militant » (quoiqu'actuellement inorganisé ¹³) et compositeur. J'ai le sentiment ainsi de marcher sur deux jambes.

Il ne s'agit aucunement que la musique serve la politique ou que la politique alimente ma musique. Il ne s'agit pas plus d'esthétiser les questions politiques que de politiser les questions musicales.

Cela ne transite nullement de l'une à l'autre. Il n'y a pas de *conséquence* musicale d'une politique, ni de conséquence politique d'une musique.

La seule chose, pour moi nouvelle, que je peux indiquer, c'est que pendant longtemps les rapports musique-politique ont pour moi pris la forme d'un « ou » disjonctif : c'était l'une *ou* l'autre (je pratiquais successivement l'une ou l'autre, sans qu'il y ait aucun rapport identifiable entre l'une ou l'autre activité) alors qu'aujourd'hui, je peux envisager un « et » conjonctif : « musique *et* politique » sont ainsi au programme du vaste projet compositionnel que je me suis fixé sur le long terme et que je nomme *Égalité '68*.

En même temps, le fait qu'il puisse y avoir la musique *et* la politique dans mon activité est peut-être favorisé par le fait... qu'il n'y a plus aujourd'hui vraiment de politique, seulement des volontés de rassembler les conditions pour qu'il puisse y en avoir à nouveau...

*

Qui vive ? Le communisme !

مَنْ الْقَادِمُ؟ الشُّيُوعِيَّةُ!



¹¹ mais pas pour autant de toutes les organisations politiques : ainsi, si la G.P. a jeté l'éponge bien vite, ce que son activisme sans idée laissait prévoir dès sa constitution, l'UCF-ml à laquelle j'appartenais a continué courageusement et inventivement son travail politique, traversant ces années 80 qui entérinèrent le nouveau cours du capitalisme occidental sous la triple houlette de Reagan, Thatcher et Mitterrand.

¹² mélange de vendetta et de rivalité truands/flics...

¹³ faute d'organisation existante...

ANNEXES

Quatre questions

1. La résistance (biologie) est le phénomène par lequel des organismes parviennent à résister à des conditions ou des sollicitations inhabituelles (résistance à l'effort), ou à supporter un agent qui leur est normalement défavorable. Terme de mécanique, c'est un nom donné à toute force qui agit en sens contraire d'une autre, dite puissance, dont elle détruit ou diminue les effets. Terme de physique: Résistance des solides, force par laquelle ils résistent au choc, à l'impression d'un corps en mouvement. Obstacle, difficulté, qualité par laquelle un corps résiste à l'action d'un autre corps ou qu'il supporte un agent qui lui est normalement défavorable.. Supporter, faire obstacle, respirer, résister. A quoi résister aujourd'hui?
2. A qui et quoi s'allier?
3. Entre résistance et résignation, entre résistance et transformation, entre déception face à l'échec et la déception qu'on a gagné en vain, que la "victoire prépare la répétition, la restauration", entre les mots usés qui ne couvrent plus les concepts émancipatoires nouveaux, comment travailler sur la dualité? Comment et par ou prendre la voie de non-alignement permanent entre les choix existants, comment travailler sur un chemin semi-existant (reprendre du passé ce qui reste atemporel, pour aller au-delà, pour travailler sur les pistes de nouvelles temporalité de la vie commune des gens)?
4. Entre la solitude d'une décision singulière et la nécessité de l'action collective, comment faire place finalement à l'imaginaire, en tant que l'étape de la subjectivisation, du singulier, au milieu des luttes émancipatoires nécessairement massives, anonymes et impersonnelles? Comment ouvrir finalement la possibilité pour quelque chose comme résistance créative de tous?

Argumentaire

Nouvelles figures d la résistance ?

Au sens strict, « résistance » est corrélé à « domination » et « puissance ». Ainsi, chaque type de domination suscite ses propres figures de la résistance : s'il n'y a pas de pouvoir sans domination, on ne pourrait pas davantage concevoir de résistance sans domination, ni de domination sans résistance.

Si nous partons de cette corrélation, nous tombons invariablement sur les catégories et les figures suivantes :

- La résistance qui n'est pas capable d'affirmer de force nouvelle, qui est tout entière fondée sur la situation existante et qui s'épuise dans sa négation. La figure centrale de cette résistance par la négation est la figure du dissident, c'est à dire d'une gouvernance parallèle: celui qui, coincé entre un manifeste programmatique de l'avenir et cet héritage avec lequel il veut rompre, ne parvient pas à réaliser un présent nouveau : il demeure dans l'éternel présent de la « surveillance » et de la « critique », dans la dénonciation de l'existant, et c'est là son plus pressant devoir.
- la résistance qui fait primer la non-gouvernance et l'indiscipline, dont la figure centrale est le déserteur. Ce type de résistance par le retrait et la passivité ne pourra jamais vaincre l'armée de coercition et le cynisme brutal de l'oppression. Même quand il abandonne le front pour des raisons légitimes, le déserteur est incapable de définir sa propre ligne de front contre celle qui lui est imposée.
- la résistance qui donne naissance à un nouveau pouvoir, donc à une domination nouvelle. La figure centrale de ce processus est le Héros de la Résistance. Celui qui, au nom de la transgression de la loi répressive, légitime la rébellion et institue un nouveau régime et une nouvelle loi qui finit par devenir elle-même répressive à l'égard des sujets qu'elle exclut en les plaçant hors la loi, c'est-à-dire qui prétend inclure tout le monde sous son empire et son ordre.

Peut-on concevoir aujourd'hui de nouvelles figures de la résistance, dans leurs définitions et leurs organisations, en dehors de ces trois figures du héros, du déserteur et du dissident ?

Il s'agit de rompre avec le discours des tribuns du discours anti-totalitaire « non-violent », qui voient dans chaque nouvelle forme de résistance le danger qu'on passe simplement d'une forme de répression à une autre, et qui offrent ainsi un alibi cynique à la prolongation de la situation existante comme étant « la moins mauvaise possible ».

Une nouvelle politique d'émancipation impliquerait également que la résistance prenne des formes nouvelles : de nouvelles tentatives pour transformer le gouvernement des gens en gouvernement des choses ?

Entre «le sujet réactionnaire» et les figures emblématiques de la résistance historique des panthéons, y a-t-il une place pour penser la rébellion de tous, pour les « révoltes logiques », dans un renversement dialectique de la négation en une nouvelle affirmation ? Et quel serait le rôle de ces nouvelles figures de la résistance, du point de vue du potentiel libérateur et rebelle de tous, au-delà de la dichotomie du commandement et de la soumission ?

Les 7, 8 et 9 décembre auront lieu les Concerts Brodsky, dans la grande salle du théâtre Varia. Brodsky, figure de la résistance poétique a été condamné aux travaux forcés pour « parasitisme social » en URSS, puis contraint à l'exil en 1972. La guerre froide est à son apogée. En même temps, un peu partout en Europe, on voit apparaître un activisme politique recourant souvent à la lutte armée. Une nouvelle génération marque son refus du contrat social hérité des parents. Deux décennies durant, en Italie, les Brigades rouges, une organisation de lutte armée et un mouvement politique, tentent de créer une nouvelle subjectivité de résistance : celle d'une guérilla urbaine implantée au sein même d'une société de consommation.

Le 10 décembre, dans la grande salle du théâtre Varia : *Nouvelles figures de la résistance ?*, projection et débat

- À 17h : *Do you remember revolution* - Un documentaire de Loredana Bianconi Docteur en Art, Communication et Spectacle à la Faculté des Lettres et de Philosophie de Bologne. Elle réalise des émissions pour la RAI 3, des documentaires dont "*La Mina*" (1989) ou "*Do You remember revolution*" (1997), des courts métrages, *La vie autrement* (2005). Adriana, Barbara, Nadia et Susanna ont 20 ans quand elles décident d'entrer dans la lutte armée, de quitter leur vie sociale et leur famille pour faire de la révolution le centre et le but de leur existence. Elles réapparaissent après de longues années de prison, elles essayent de raconter chacune leur expérience. Elles parlent des raisons politiques qui les ont d'abord soutenues, des conflits, des doutes, des déchirures qui ont marqué leur vie. En présence de Susanna Ronconi (Turin) et de Loredana Bianconi, la réalisatrice.
- À 20h30 : Après une pause repas, rencontre avec ces trois femmes et place au débat en leur présence, mené par Ivana Momčilović. Qu'il y a-t-il de réellement nouveau dans la figure résistante de ces années 70 ? Où en sommes-nous quelque quarante ans plus tard ? Amplifiées par les réseaux sociaux, on voit aujourd'hui apparaître des nouvelles formes de contestation partout dans le monde, du « printemps arabe » au « *Occupy Wall street* », en passant par les « indignés » et les « dégagistes » d'Europe. Le débat tentera de considérer la complexité des formes historiques de la résistance et d'envisager ses formes actuelles, en évitant l'écueil de la « garantie de résultat » des partisans de la non-résistance et du « laissez faire, laissez aller ».